

Les grand-messes du deuxième tour

Dix jours jusqu'à l'heure H.
Roses rouges et canotiers tricolores pour la dernière ligne droite : deux styles, deux hommes. L'un flatte les femmes, l'autre s'y refuse. Ce sont pourtant les électrices qui les départageront.

PAR MARTINE STORTI

Sept ans après, nouveau face à face entre Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand. L'un postule un second septennat, l'autre le titre de premier président socialiste de la V^e République. Avec 26 % des suffrages, le « candidat des socialistes » talonne de près celui qu'il nomme le « candidat finissant ». Saura-t-il lui porter l'estocade décisive dans les jours qui précèdent le 10 mai et notamment lors des longues minutes — elles pèseront lourd — de leur duel télévisé ?

En attendant, les deux concurrents continuent à parcourir la France, et à tenir leurs ultimes grand-messes, par exemple à Toulon et à Pantin pour V.G.E., au Parc des Princes, à Paris, pour Mitterrand. Mais chacun a sa manière.

Dans les rangs socialistes, pas de tee-shirts, pas de ballons, pas de canotiers, pas de badges sophistiqués à la gloire du candidat, comme on en trouve du côté des giscardiens. Mais une simple rose, celle de l'espérance, comme dit la chanson, qu'on vous vend à l'entrée des salles et des chapiteaux et qu'une petite fille donne au candidat à son arrivée. Quand la rose est offerte, l'hymne du P.s. éclate. Tout le monde comprend alors que Mitterrand vient d'apparaître au fond de la salle. L'office peut commencer. Au rythme du sirtaki, la salle ne danse pas. Mais chacun, debout, scande d'applaudissements la lente traversée du candidat. François Mitterrand colle parfaitement à l'un de ses slogans. C'est bien une « force tranquille » qui s'avance, un rien majestueuse, un rien massive aussi. Regardant droit devant lui, un léger sourire aux lèvres, pres-

que l'aveugle aux mains qui se tendent, presque sourd aux applaudissements qui s'élèvent, François Mitterrand fend la foule entre deux haies de militants, entouré de son unique garde du corps, Pierre, et du grand ordonnateur des tournées électorales, le député maire de Maisons-Alfort, Joseph Franceschi.

Mitterrand, parvenu sur la tribune, brandit sa rose, le temps de laisser monter les « Mitterrand président » hurlés par la salle tout entière. Mais le calme revient dès que le « candidat des socialistes », presque *mezzo voce*, prononce sa rituelle introduction : « Mesdames, Messieurs, et pour beaucoup d'entre vous, chers camarades ! » Voilà, c'est parti. Pendant une heure, une heure et demie, deux heures parfois, François Mitterrand « tient » sa salle, usant de tous les tons, jouant de tous les registres. Il commence les deux mains appuyées sur le pupitre mais, bien vite, il pose les coudes et les avant-bras. Il est penché, comme s'il entamait une conversation avec quelques amis intimes : « J'ai à vous entretenir de sujets importants. » De l'avenir de la France, des Françaises et des Français bien sûr. Mais aussi, mais surtout, d'une certaine idée de la civilisation, d'une certaine idée des rapports de l'homme et de la nature, des rapports de l'homme avec son histoire. Cette dimension philosophique n'empêche pas que, d'un coup, au moment où l'on s'y attend le moins, partent la flèche mortelle et l'ironie cinglante. Immédiatement suivies d'une envolée lyrique ou d'une vision épique du prochain millénaire. Quand Mitterrand chute sur l'« élan » qui donnera la victoire, le corps s'est

redressé, le geste est devenu plus large, la voix plus forte. C'est fini. Mitterrand, à peine en sueur, reprend sa rose tandis que montent sur la tribune élus et camarades pour chanter avec l'assistance *l'Internationale*. Mitterrand ne retraversera pas la salle, ne serrera pas davantage de mains qu'à son arrivée. Pierre lui tend un verre d'eau, son chapeau et son écharpe. Le moteur de la CX tourne déjà, Mitterrand, guère plus fatigué que le matin, s'en va

Chauffer la salle

Evidemment, Giscard, à côté, apparaît un peu appliqué, un peu scolaire. Giscard, sur une tribune, c'est un homme sans corps. Quelques gestes étroits de la main, un bras qui se lève de temps en temps, juste parce que le candidat vient d'y penser. Mais les coudes restent plus souvent près du buste et le ton devient vite monotone. Giscard, c'est visible, n'a rien d'un tribun, y compris après avoir — la leçon du début de campagne — ayant été comprise — renoncé à un égrenage de chiffres à faire bâiller un polytechnicien. S'il demeure parfois meilleur que son concurrent dans ses prestations télévisées — encore que Mitterrand ait accompli en sept années d'énormes progrès — V.G.E. face à une foule, ne tient pas la longueur. Pourtant, les organisateurs rivalisent d'efforts pour « chauffer » la salle. Avec les majorettes et la musique militaire d'abord. Avec, ensuite, la projection sur triple écran géant d'une série de diapos à la gloire du septennat défunt sur fond de *Requiem* de Verdi et de grands airs de *Carmen*. Tout y passe l'orage à l'extérieur mais le calme en France, cette France de





Maïté Jourdan, présidente du Comité de soutien à Mitterrand.



E. Habans/Sygm

A Montpellier, avec le Comité de soutien à Giscard.

« idées, de la beauté et du prestige », cette France des Mirages, des paras à Kolvesi — la salle hurle de joie et de fierté —, cette France qui, dit-on au peuple, se reconnaît dans un visage et dans un homme, Valéry Giscard d'Estaing. Quand, au son d'une disco-composition de Claude Bolling, l'homme en question arrive, on est plutôt déçu : un peu mince pour incarner la France à lui tout seul ! Et ses embrassades avec les petites filles chargées de bouquets, ses saluts de la main, ses sourires ne parviennent pas à masquer une certaine crispation de la personne. Le Giscard détendu de 1974, le président sûr de lui, a fait place à un candidat hésitant qui oscille entre ce qu'il prend pour de la simplicité et ce qu'il prend pour de la grandeur (de l'« enflure », dit François Mit-

choucroute au son de l'accordéon, on le trouve, comment dire, déplacé. Quand il se met à diriger une fanfare locale, on sent bien qu'il ne fait pas ça tous les dimanches. Et quand il se glorifie d'accepter d'être mis, campagne oblige, au même rang que les autres candidats, on comprend facilement qu'au fond, il en est tout à fait contrarié.

A la différence de Mitterrand, Giscard est toujours très entouré. Il y a Anne-Aymone bien sûr, mais surtout pas mal de gorilles — dont deux femmes — qui jouent peu courtoisement des coudes. Qui protège-t-on ? Le président ? Le candidat ? On ne sait pas bien mais, en tout cas, on protège. Qui se déplace ? Le président ? Le candidat ? En tout cas, la route est toujours ouverte par deux motards, privilège dont ne

bune ? Le président ? Le candidat ? Au début de la campagne, le président assurément qui posait son élyséen postérieur sur de confortables et antiques fauteuils. Le candidat a dû s'apercevoir que ça ne faisait pas assez citoyen. Il a fini par s'asseoir sur une chaise comme tout un chacun. Anne-Aymone aussi. A se demander ce qu'elle pense, Anne-Aymone, qui promène dans les meetings son ennui distingué. Le jour où, annonçant sa candidature à la télévision, son président-citoyen de mari l'a placée à sa droite, légèrement en retrait et totalement muette, à quoi songeait-elle ? Se sentait-elle à l'aise dans son rôle de potiche bon chic bon genre ? Et à Charenton, a-t-elle apprécié le numéro de V.G.E. ? Expliquant que sa réélection entraînerait une promotion encore plus importante des femmes, au point, d'ailleurs, qu'on verrait sur les tribunes politiques une « pléiade féminine », le président lança : « Vous apportez, Mesdames, une note de couleur ! » Voilà pour la manière d'un président sortant qui, pendant sept ans, s'est piqué de « féminisme ». Et qui continue.

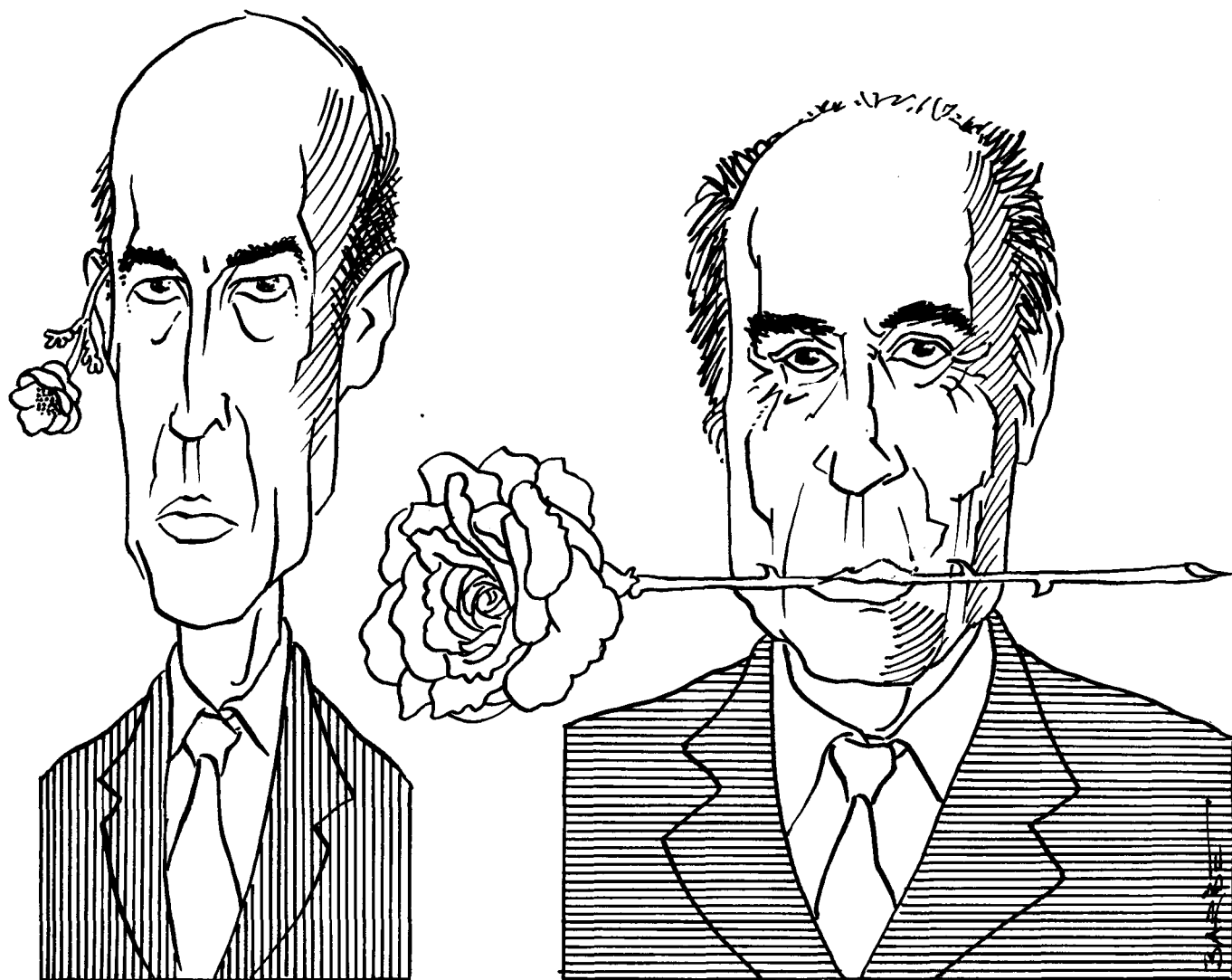
Interviewé à la télévision par Anne-Marie Peysson, n'a-t-il pas déclaré qu'il partageait « un secret avec les Françaises » ? Ciel ! En révélera-t-il rapidement le contenu ? Serait-ce l'annonce, comme le bruit en circule dans les milieux bien informés, de la nomination de Simone Veil au poste de Premier ministre, s'il est réélu ? Façon fort habile, effectivement, de gagner des voix hésitantes en avançant le nom d'une femme populaire, incarnation de l'image maternelle rassurante.

François Mitterrand ne mène pas, quant à lui, la même entreprise de séduction, avec les mêmes moyens. Du côté du candidat socialiste, point de flatterie à l'égard des 53 % du corps électoral. On se prend même à penser qu'il n'en fait pas assez. Dans ses meetings, François Mitterrand ne dit, en direction de la « moitié du ciel », que le strict nécessaire. Mais il s'arrête aux faits, aux réalités quotidiennes qui résistent à toute poudre aux yeux. Que les femmes représentent 60 % des chômeurs et que ce n'est pas juste. Qu'elles ont une double journée de travail et que c'est insupportable. Qu'elles sont à travail égal moins payées que les hommes et qu'il faut que ces préjugés disparaissent. Qu'elles doivent être, enfin, maîtresses de leur destin et de leur corps. Voilà, c'est dit, n'en attendez pas davantage. Si vous insistez, Mitterrand vous renvoie

répond-il un peu à la question. « C'est évident, il faut construire des crèches, encourager la formation professionnelle, créer des emplois, modifier les horaires, l'avortement, abaisser le coût du travail, etc. » Nomme-t-elle une femme Premier ministre ? « On nommera la personne la plus capable d'assumer ces responsabilités, même si c'est une femme. » Demandra-t-il au ministre de constituer un gouvernement composé d'un tiers de femmes ? « C'est déterminé de femmes, mais les autres des femmes seront nommées dans le gouvernement et elle-même y être rapidement nommée. » Quant à la répartition des sièges, elle se fera en fonction du sexe mais selon la compétence et l'expérience. » Il est évident qu'il faut se débarrasser de « vieilleries » morales et politiques qui pèsent sur la société, que ça ne vaut même pas d'en parler.

Un point commun

Je l'avoue. En voyant François Mitterrand, j'ai appris sur la vie de son grand-père, de son grand-père et de sa mère, des positions politiques : le féminisme. Il est comme Mitterrand, ce qui lui paraît, soi ne mérite pas qu'on s'occupe de lui. En revanche, au moment où vous pensez qu'il va sortir une note politique montrant tout heureux une professionnelle que les hommes ont tenu sur son temps où il était chez un sympathisant recours d'un meeting remis. Depuis, elle plus. Et celui qui se dans quelques jours la République s'attendait disant : « Regardez, année, mon père tra en droit et gagnait mois ! » Pas facile de tions de lui faire re les femmes, au P.S. aussi écoutées qu'il Et, d'ailleurs, il tr vous exagérez ! S national de soutien présidé par une fe Jourdan ? Voilà, a point commun entr et Giscard puisqu femme, Monique préside le Comité na tien au président s hormis le sexe, to deux femmes. L'ur installée à Pau, est n'a jamais fait de p



Chacune pense que son
est une femme alibi !
e n'a complètement tort.
rd exhibe sa femme dans
ngs et sur le petit écran,
nd est, sur ce point, dis-
dique. Sa femme Danielle
s yeux, une militante.
le l'accompagne dans ses
, elle s'assied dans la
milieu des autres, une
ge à la main. « S'il me
précise Mitterrand, l'in-
te idée d'en faire une
je me heurterais à un
olu. » Mitterrand préfère
affiche des responsables
deux d'entre elles, Nicole
x, conseillère d'Etat, et
e Lalumière, professeur
ublic, figurent d'ailleurs
neau qui appelle à « une
litique » et à « un autre
». Deux femmes et neuf
c'est plus que le quota
r au P.s., ça n'empêche
pas de penser qu'elles
ste parce qu'il est devenu
le aujourd'hui d'ignorer
de l'électorat. Dans l'or-
me de la campagne du
socialiste, les femmes
s été oubliées. Elles sont
dans toutes les commis-
il a fallu d'ailleurs procé-

der à un savant dosage entre deux
paramètres : les courants internes
du P.s. et les sexes. Elles ont,
comme les hommes, sillonné la
France, allant de réunions - débats
en meetings, parlant de la politi-
que dans un ensemble et pas seu-
lement de ladite « condition
féminine ».

Mais rue de Solférino, au quar-
tier général du candidat, vous ne
pourrez pas voir une machine à
écrire sans qu'il y ait une femme
derrière. Rue de Marignan, au
Q.g. giscardien, c'est pareil. Les
femmes tapent à la machine,
répondent au téléphone et sont, à
quelques exceptions près, secré-
taires de ces messieurs. Dans les
deux camps, l'accueil est exclusi-
vement féminin. Au plan du spec-
tacle, la palme revient sans nul
doute aux giscardiens. Au milieu
des plantes vertes, des fleurs, des
ballons et des portraits de V.G.E.,
Mme d'Ornano se présente comme
« une inconditionnelle » du prési-
dent sortant. Le citoyen candidat,
« un homme si intelligent », est
bien l'idole d'un petit monde très
smart qui, sortant de chez Fran-
çois Villon, vient coller quelques
enveloppes...

A un arrondissement de là, la
rue de Solférino apparaît bien

calme, tâcheronne même. Mitter-
rand y passe moins souvent que
Giscard rue de Marignan. De
toute façon, quand il s'y rend, il
ne fait pas sonner le clairon.

D'ici au 10 mai, Mitterrand
devra, pour l'emporter, trouver
les mots nécessaires à convaincre
les Françaises puisque, on le sait
bien, leur vote fera la différence.
Il aura fort à faire pour neutrali-
ser le candidat sortant qui, courti-
sant les électrices sans vergogne,
multiplie les promesses pour
qu'elles déposent dans l'urne un
bulletin à son nom.

La ligne droite

Tout sépare en fait ces deux
hommes qui courent la dernière
ligne droite : leur histoire, leurs
engagements, leur tempérament.
Giscard, au début de son septen-
nat, prôna la « décripation » et le
« changement ». Il achève son
mandat dans la crise et le chô-
mage, étonné que la France ne le
remercie pas massivement de ce
qu'il affirme avoir fait pour elle,
ne se départissant jamais d'une
certaine condescendance. Quand
il vous serre la main ou vous
adresse la parole, il vous fait bien
sentir que c'est une faveur. Mit-

terrand n'a certes pas la familia-
rité d'un Jacques Chirac qui vous
donne une tape sur l'épaule cinq
minutes après avoir fait votre
connaissance et vous fait la bise
sur les deux joues au soir d'un
reportage. C'est même peu dire
que François Mitterrand intro-
duit d'emblée une distance avec
ses interlocuteurs. Une distance,
mais pas une inégalité. A appro-
cher Mitterrand, rien ne m'a sem-
blé lui être plus étranger que le
rapport hiérarchique. Mitterrand,
ou il vous ignore complètement,
ou il vous parle d'égal à égal. Ou il
est odieux, ou il est, disons le mot,
charmant. D'où les haines et les
adhésions passionnées qu'il a pu,
en trente ans de carrière, susci-
ter. Rassembleur, ces dix der-
nières années, de la gauche socia-
liste, il tente, pour la troisième
fois, de devenir président de la
République, après avoir mal sup-
porté l'émergence, au sein même
du P.s., d'un concurrent, Michel
Rocard. Elu le 10 mai prochain,
François Mitterrand terminerait
en apothéose sa « traversée du
désert », un désert certes peuplé et
bruyant. Peut-être pourra-t-il
alors donner corps à sa suprême
ambition : « Changer la vie, ici et
maintenant. » **F**